

Impact de la féminisation lexicale des professions sur l'auto-efficacité des élèves : une remise en cause de l'universalisme masculin ?

In: L'année psychologique. 2005 vol. 105, n°2. pp. 249-272.

Résumé

Résumé

Les participants de cette étude, 250 collégiens français âgés de 14 et 15 ans devaient évaluer leur degré de confiance pour réussir dans les études leur permettant d'exercer différentes professions. Selon une répartition aléatoire, ces professions étaient présentées seulement au genre grammatical masculin [e.g., enseignant] ou avec l'ajout du genre grammatical féminin [e.g., ensei-gnant(e)]. Les résultats obtenus indiquent qu'en moyenne les élèves ont significativement plus confiance en eux lorsque les professions sont présentées avec la marque du genre grammatical féminin. La féminisation lexicale des professions apparaît en ce sens comme un moyen susceptible de contrer certains aspects sexistes de la langue française.

Mots clés : androcentrisme, genre grammatical, auto-efficacité.

Abstract

Summary : Occupational self-efficacy as a function of grammatical gender in French

The participants of this study, two hundred fifty French pupils aged fourteen and fifteen years, had to estimate their degree of self-efficacy toward various occupations. According to the experimental condition, occupations were presented only with the male grammatical gender [e.g., enseignant] or with the feminine grammatical gender [e.g., enseignant(e)]. Results obtained in this study indicate that, on average, pupils reported significantly more self-efficacy when occupations were presented with the feminine grammatical gender. Implications of this result are discussed with regard to the lack of the feminine grammatical gender in French for the most prestigious occupations.

Keys words : Androcentric bias, grammatical gender, self-efficacy.

Citer ce document / Cite this document :

Chatard Armand, Guimont S., Martinot D. Impact de la féminisation lexicale des professions sur l'auto-efficacité des élèves : une remise en cause de l'universalisme masculin ?. In: L'année psychologique. 2005 vol. 105, n°2. pp. 249-272.

doi : 10.3406/psy.2005.29694

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/psy_0003-5033_2005_num_105_2_29694

*Université de Clermont-Ferrand
Université de Genève*

**IMPACT DE LA FÉMINISATION LEXICALE
DES PROFESSIONS SUR L'AUTO-EFFICACITÉ
DES ÉLÈVES :
UNE REMISE EN CAUSE DE L'UNIVERSALISME
MASCULIN ?**

Armand CHATARD^{1,2}, Serge GUIMOND¹,
Delphine MARTINOT¹

SUMMARY : *Occupational self-efficacy as a function of grammatical gender in French*

The participants of this study, two hundred fifty French pupils aged fourteen and fifteen years, had to estimate their degree of self-efficacy toward various occupations. According to the experimental condition, occupations were presented only with the male grammatical gender [e.g., enseignant] or with the feminine grammatical gender [e.g., enseignant(e)]. Results obtained in this study indicate that, on average, pupils reported significantly more self-efficacy when occupations were presented with the feminine grammatical gender. Implications of this result are discussed with regard to the lack of the feminine grammatical gender in French for the most prestigious occupations.

Keys words : *Androcentric bias, grammatical gender, self-efficacy.*

Bien que documentés, les aspects sexistes de la langue restent peu connus et les moyens mis en œuvre pour les contrer font régulièrement l'objet de virulentes polémiques : « En français, la marque du féminin ne sert qu'accessoirement à rendre la distinction entre mâle et femelle. La distribution des substantifs

1. Université de Clermont-Ferrand.

2. Correspondance : Armand Chatard, Université de Genève, FPSE, 40, bd Pont d'Arve, CH-1205 Genève, E-mail : Armand.Chatard@pse.unige.ch.

en deux genres institue, dans la totalité du lexique, un principe de classification, permettant éventuellement de distinguer des homonymes, de souligner des orthographes différentes, de classer des suffixes, d'indiquer des grandeurs relatives, des rapports de dérivation, et favorisant par le jeu de l'accord des adjectifs, la variété des constructions nominales... Tous ces emplois du genre grammatical constituent un réseau complexe ou la désignation contrastée des sexes ne joue qu'un rôle mineur. (...) il est inutile, pour désigner un groupe de personnes composé d'hommes et de femmes, de répéter le même substantif ou le même pronom au féminin puis au masculin. (...) Aussi faut-il éviter absolument des néologismes tels que professeure, ingénieure, auteure, docteure, proviseure, procureure, rapporteure, réviseure, etc. (...) on se gardera de même d'user de néologismes comme agente, cheffe, maîtresse de conférence, écrivaine, autrice... Enfin, seul le genre masculin, qui est le genre non marqué, peut traduire la nature indifférenciée des titres, grades, dignités et fonctions. Les termes chevalière, officière (de tel ordre) ne doivent pas être employés » (Féminisation : le rappel à l'ordre de l'Académie française, *Le Figaro*, 23-24 mars 2001, p. 1).

S'il existe d'un point de vue linguistique une indépendance entre le genre grammatical d'une profession et le sexe de la personne qui occupe cette profession, d'un point de vue psychologique, cette indépendance est loin d'être évidente (Krauss et Chi-Yue Chiu, 1998). En effet, si le genre grammatical d'un nom ou d'une profession n'est rien de plus qu'une catégorisation arbitraire alors il ne devrait pas affecter son interprétation et sa signification. Pourtant comme nous le verrons, les résultats de plusieurs recherches tendent à « prouver » le contraire. Nonobstant les recommandations de l'Académie française, on peut donc penser l'existence d'un genre grammatical féminin pour toutes les professions comme un moyen susceptible d'encourager la diversification des emplois occupés par les femmes. Au nom d'un principe égalitaire, on pourrait de même déplorer l'invisibilité qui est réservée aux femmes lorsque celles-ci occupent des professions ou des titres qui ne sont désignés qu'au genre grammatical masculin et comprendre l'habitude prise dans certains pays francophones (le Québec, la Suisse) d'utiliser davantage des formes épïcènes associant le féminin au masculin. Aussi, dans ce travail nous proposons d'étudier sans parti pris ni démagogie

l'impact de la féminisation lexicale des professions sur la motivation ou la confiance des élèves à entreprendre les études leur permettant d'accéder à différentes professions.

LE GENRE GRAMMATICAL ET L'ANDROCENTRISME

En 1977, la vénérable *American Psychological Association* (APA) adopte et publie un guide visant à proscrire certains aspects sexistes de la langue anglaise. Il est notamment recommandé aux auteurs de remplacer par la forme épïcène « *his or her* », le pronom générique « *his* », pouvant désigner dans un contexte neutre le féminin ou le masculin. L'adoption de ces nouvelles normes de rédaction et de publication se trouve étayée par la recherche de Moulton, Robinson, et Elias qui paraît en 1978 dans la revue *American Psychologist*. Dans cette étude princeps, les auteurs ont présenté à 226 étudiants et 264 étudiantes une des deux phrases suivantes : « In a large coeducational institution the average student will feel isolated in – introductory courses », « Most people are concerned with appearance. Each person knows when – appearance is unattractive ». Dans ces deux phrases, le contexte est neutre et la règle grammaticale en vigueur stipule qu'il faudrait remplacer l'espace manquant par le pronom masculin « *his* ». En fait, selon la condition expérimentale, cet espace était remplacé par « *his* », « *their* » ou « *his or her* ». Les participants de cette étude étaient bien évidemment répartis de façon aléatoire au sein des six conditions. Ils devaient ensuite indiquer si le sujet de la phrase représentait pour eux un homme ou une femme. Indépendamment du sexe des participants, ou du type de phrases, les résultats de cette étude ont mis en évidence le fait que le sujet de la phrase évoquait une femme pour seulement 35 % des participants de la condition « *his* », pour 46 % des participants de la condition « *their* » et pour 56 % des participants de la condition « *his or her* ». En somme, ces résultats indiquent très nettement que des adultes instruits n'utilisent pas à bon escient la règle grammaticale qui voudrait que le pronom « *his* », parce qu'il est générique (ou non marqué, *dixit* l'Académie française) désigne une femme dans au moins 50 % des cas. Des recherches subséquentes ont non seulement répliqué ces résultats obtenus sur des étudiants, mais elles ont aussi permis de

montrer que la règle du pronom masculin non marqué était davantage méconnue par les plus jeunes (84 % des étudiants semblent connaître cette règle contre 28 % des élèves du primaire selon l'étude de Hyde, 1984). Par ailleurs, Ng (1990) trouve que les mots « man » et « his » sont codés en mémoire comme appartenant principalement à la catégorie linguistique du masculin. L'auteur évoque l'existence d'un biais à l'androcentrisme dans l'usage de la langue. Ces discordances de genre se retrouvent d'ailleurs en français, comme l'atteste l'étude de Pichevin et Hurtig (1999). D'après ces auteurs, le masculin est toujours plus attendu que le féminin pour les fonctions de haut statut (le président, le ministre, l'académicien...). À l'aide d'une technique d'amorçage, Pichevin et Hurtig ont pu montrer, par exemple, que des participants ont besoin de plus de temps pour détecter que la séquence « Madame / la / directrice » est tout aussi correcte, d'un point de vue grammatical, que la séquence « Monsieur / le / directeur ». D'après Pichevin et Hurtig, ces discordances ne sont pas de nature purement linguistique : elles sont à la fois témoins et garantes de la discrimination sociale dont les femmes sont l'objet.

L'androcentrisme est aussi perceptible dans les livres pour enfants, par exemple sous la forme pernicieuse d'animaux anthropomorphiques. En effet, même lorsque ces animaux sont objectivement asexués, ils sont perçus comme plus masculins que féminins. C'est du moins ce qu'il ressort des résultats de plusieurs études (Dafflon Nouvelle, 2002 ; Ferrez et Dafflon Nouvelle, 2003 ; Lambdin, Greer, Jibotian, Wood et Hamilton, 2003). Lambdin et ses collaborateurs ont notamment mis en évidence la tendance très nette des enfants à utiliser le pronom masculin plutôt que le féminin pour désigner les animaux anthropomorphiques. Par ailleurs, Ferrez et Dafflon Nouvelle (2003) ont recensé de façon exhaustive la littérature enfantine francophone publiée en 2000 et montrent d'une part, que les garçons (relativement aux filles) sont encore surreprésentés dans les rôles principaux, et que d'autre part, les illustrations n'échappent pas au dictat des rôles sexistes traditionnels. Sous différentes formes, l'androcentrisme s'insinue aussi dans les manuels scolaires et les dictionnaires, parfois les seuls livres qui « rentrent » dans certains foyers (Rignault et Richert, 1997). En fait, très tôt les enfants apprennent l'arbitraire de la langue qui veut que l'homme (avec un grand H) soit une référence générique qui englobe les femmes, et que lors-

qu'une phrase est composée d'un sujet masculin et féminin, c'est le masculin qui l'« emporte » pour faire l'accord en genre. Encore une fois, ces règles grammaticales élémentaires ne sont pas, par nature, propices à l'avènement des femmes dans le monde du travail. Des recherches indiquent en effet que lorsque des descriptifs de professions n'utilisent que des pronoms masculins, les femmes sont évaluées et s'évaluent comme moins compétentes que les hommes (cf. *e.g.*, Bem et Bem, 1973 ; Stericker, 1981 ; Wise et Rafferty, 1982 ; Briere et Lanktree, 1983 ; Dayhoff, 1984 ; Shepelak, Ogden et Tobin-Bennet, 1984 ; Brooks, 1988 ; Hamilton, 1988 ; Wilson et Ng, 1988 ; Parks, 1998, 2000 ; Madson, 1999). Une étude classique en la matière est celle de Bem et Bem (1973). Dans cette étude, les auteurs montrent que des femmes sont moins enclines à répondre à une annonce de recrutement lorsque celle-ci n'utilise que le pronom masculin non marqué « *his* » pour faire référence au meilleur candidat possible. Les candidates perçoivent alors que le recruteur recherche de préférence un homme et évitent de répondre à ce type d'annonces. Sans extrapolation excessive, sur la base des résultats empiriques présentés il appert que l'androcentrisme affleure la structure même de la langue (les expressions « homme d'affaire » et « femme de ménage » sont suffisamment éloquentes). En outre, on peut supposer qu'au cours des expériences de socialisation (voir Guimond et Diff, 2001 ; Guimond et Dambrun, 2003 ; Guimond, 2004), les élèves font implicitement l'apprentissage du sexisme langagier.

DÉSACRALISER LE GENRE MASCULIN EN CONTRANT L'ANDROCENTRISME

Une politique qui prônerait le féminin à égalité avec le masculin pourrait faire chuter symboliquement le masculin de son piédestal. Nous pensons que l'androcentrisme (*i.e.*, le genre grammatical masculin) implique une représentation sacralisée de l'homme susceptible d'être menaçante aussi bien pour les filles que pour les garçons. En désacralisant le genre masculin, on devrait échapper au symbolisme et replacer les hommes et les femmes à un niveau de relations intergroupes. Une telle politique serait susceptible, par exemple, d'empêcher l'émergence de

corrélations entre le genre grammatical des professions et leur connotation sexuée et évaluative (Lorenzi-Cioldi, 1997). Plus précisément, nous prédisons que la féminisation lexicale des professions pourrait fournir une alternative à la réussite des femmes sur des dimensions masculines fortement stéréotypées. Le genre grammatical féminin pourrait venir contrecarrer la sur-représentation des hommes pour certaines professions, en suggérant la possibilité de réussir professionnellement en dépit ou malgré son sexe (Lorenzi-Cioldi, 1997). Les recherches conduites dans le cadre de la théorie de l'apprentissage social (Bandura et Walters, 1963 ; Bandura, 1977), puis de la théorie sociale cognitive (Bandura, 1986 ; Bussey et Bandura, 1999 ; Pajares, 1996) ont d'ailleurs montré comment les attentes de performances pouvaient être influencées par l'observation des modèles sociaux de réussite. Ces modèles façonnent l'émergence des sentiments d'auto-efficacité. Pour Bandura, ce que l'individu croit être capable de réaliser dans un domaine particulier (*i.e.*, son auto-efficacité) est aussi important, sinon plus, que ses réelles capacités. En ce sens, il a été démontré récemment que si un contexte de comparaison défavorable avec les hommes amènent parfois les étudiantes à moins bien réussir certaines épreuves de mathématiques (voir Désert, Croizet et Leyens, 2002), et bien il n'en est rien lorsque ce type d'épreuve est administré par une femme (Marx et Roman, 2002). Dans les études de Marx et Roman, les participantes pouvaient d'autant plus s'identifier à la personne chargée de la passation du test qu'elle était elle-même une ancienne étudiante ayant brillamment réussi son cursus universitaire. De la même façon, Zeldin et Pajares (2001) rapportent que dans l'entourage des femmes devenues expertes en mathématiques, on retrouve très souvent un modèle de réussite (un proche ingénieur par exemple) qui a su modeler leur niveau d'aspiration pour poursuivre dans des carrières réputées masculines. Par ailleurs, l'idée que l'auto-efficacité pourrait dépendre des modèles d'identification disponibles à un moment donné dans un contexte social donné est tout à fait conforme à ce que l'on peut attendre des mesures d'auto-efficacité professionnelle. En effet, classiquement dans ces recherches les élèves ou les étudiants ont à évaluer leur degré de confiance pour réussir à exercer différentes professions. Se faisant, ils en viennent à émettre un jugement probabiliste impliquant une part plus ou moins grande d'incertitude. Or on sait avec Tversky et Kahneman

(1974) que ce type de jugements repose principalement sur la « représentativité » et sur la « disponibilité ». La représentativité, d'après Tversky et Kahneman, veut qu'un événement (*e.g.*, devenir chirurgien) est jugé probable s'il est caractéristique de la catégorie à laquelle l'individu appartient ; par exemple la probabilité qu'un individu exerce une profession est estimée en fonction du degré auquel il paraît représentatif du stéréotype de cette profession. La disponibilité, quant à elle, détermine pour un individu la probabilité d'un événement à partir du nombre d'occurrences disponibles en mémoire (certaines professions sont tout simplement plus fréquentes que d'autres). Parce que les hommes occupent plus que les femmes l'espace professionnel, représentativité et disponibilité suggèrent que les garçons devraient rapporter plus d'auto-efficacité que les filles. Effectivement, Betz et Hackett ont montré en 1981 une asymétrie dans l'auto-efficacité professionnelle des étudiants et des étudiantes. Si les étudiants avaient plus d'auto-efficacité pour les professions masculines par rapport aux professions féminines, ils avaient aussi, dans une moindre mesure, des sentiments d'auto-efficacité pour les professions féminines. En revanche, les étudiantes, elles, n'avaient de réels sentiments d'auto-efficacité que pour les professions féminines. En somme, il semblerait que les représentations collectives des professions en termes de masculinité et de féminité puissent se répercuter en partie sur la motivation ou la confiance en soi des hommes et des femmes. Certes, la situation professionnelle des femmes s'est améliorée depuis ces dernières décennies et les modèles féminins d'identification se multiplient. Notons toutefois, que les recherches conduites à partir du concept d'auto-efficacité nous autorisent à formuler différentes prédictions concernant l'influence de facteurs culturels (le genre grammatical des professions) et contextuels (la représentativité des professions en termes de catégories masculines ou féminines).

HYPOTHÈSES

Dans cette recherche, notre objectif est précisément de tester si la féminisation lexicale des professions en langue française (*i.e.* le fait de rajouter une ou deux lettres aux professions)

serait en mesure d'augmenter l'auto-efficacité des élèves. Pour cela, nous n'utiliserons que des professions qui existent au genre grammatical féminin dans la langue française sans irrégularité lexicale ou néologisme. Et, en s'inspirant de l'étude de Betz et Hackett (1981), nous allons utiliser une échelle d'auto-efficacité professionnelle (avec dix professions traditionnellement masculines et dix professions traditionnellement féminines), mais en la remaniant de façon à pouvoir créer une induction du genre grammatical (présentation des professions seulement au genre grammatical masculin, présentation avec la marque du genre grammatical féminin ou présentation épïcène). Le genre grammatical féminin permet d'opposer explicitement l'homme à la femme et permet de sortir de cette conception unipolaire et androcentrée où l'homme (le genre grammatical masculin) sert de référence générique. Nous prédisons que la présentation des professions avec la marque du genre grammatical féminin devrait permettre de suppléer la représentation menaçante de l'androcentrisme. Toutefois, cette relation devrait être modulée par la connotation stéréotypique des professions. En effet, pour les filles, le genre grammatical féminin est censé induire l'activation d'un modèle féminin auquel elles peuvent s'identifier, ce qui devrait rehausser leurs sentiments d'auto-efficacité par rapport à la condition de genre grammatical masculin. D'une façon générale, pour les filles, l'effet bénéfique du genre grammatical féminin devrait donc être particulièrement prononcé là où une représentation féminine fait défaut, c'est-à-dire principalement sur les professions typiquement masculines. Si cette conceptualisation est correcte, alors l'effet du genre grammatical féminin devrait être minoré pour les professions stéréotypiques féminines, puisque pour ces professions il existe déjà des modèles sociaux féminins. Pour les garçons, le raisonnement se veut différent. Il est vraisemblable qu'un contexte de comparaison avec le groupe des femmes constitue d'une façon générale une comparaison relativement rassurante pour les garçons par rapport à une comparaison avec le groupe dominant des hommes. Si tel est le cas, alors on peut s'attendre à ce que la présentation des professions avec la marque du genre grammatical féminin rehausse leurs scores d'auto-efficacité par rapport à la présentation limitée au genre grammatical masculin. Littéralement, le fait qu'il existe un genre grammatical féminin distinctif du masculin pour certaines professions signifie que ces professions

peuvent être occupées par des femmes, et cette simple évocation devrait être bénéfique pour l'auto-efficacité des garçons, indépendamment d'ailleurs du type de professions (masculines ou féminines).

En résumé, nous attendons une interaction double entre le sexe des participants, la présentation des professions et leur connotation masculine ou féminine. En effet, garçons et filles devraient toujours avoir plus confiance en eux lorsqu'ils s'évaluent sur des professions typiques de leur groupe. De plus, à l'exception du cas où les filles s'évaluent sur des professions qui sont déjà typiquement féminines, le genre grammatical féminin devrait toujours avoir pour effet d'augmenter l'auto-efficacité des élèves.

MÉTHODE

PARTICIPANTS ET PLAN EXPÉRIMENTAL

Deux cent cinquante élèves dont 134 garçons et 116 filles ont accepté de participer avec l'accord de leur directeur d'établissement. Ces élèves constituaient l'ensemble des classes de troisième ($n = 112$, âge = 14 ans) et quatrième ($n = 138$, âge = 13 ans) de leur collège. Les élèves étaient assignés dans un plan 2 (sexe : masculin *vs* féminin) par 3 (genre grammatical des professions : masculin seul *vs* masculin et féminin entre parenthèses *vs* masculin et féminin séparés par un trait oblique) par 2 (connotation des professions : féminine *vs* masculine), avec mesures répétées seulement sur le dernier facteur. Tous les élèves d'une même classe répondaient à la même échelle remaniée d'auto-efficacité professionnelle comprenant autant de professions masculines que féminines. Selon les classes, cette échelle présentait les professions seulement au genre grammatical masculin (pour la moitié des élèves), avec le genre grammatical féminin (entre parenthèses pour un quart), ou avec les deux genres grammaticaux (présentation épïcène pour un autre quart). L'expérimentateur choisissait au hasard un des trois types d'échelle juste avant de rentrer dans la salle de classe. Selon le directeur de ce collège, la répartition des élèves dans les différentes classes est le fait du hasard (pas de classe de niveau). De plus, toutes les classes sont sensiblement équilibrées en nombre de garçons et de filles. Sur notre échantillon, il n'y a pas de différence significative en fonction de l'âge des élèves.

DÉROULEMENT DE L'ÉTUDE

Dans un prétest, nous avons demandé à 86 étudiantes¹ de Licence en troisième année universitaire de psychologie d'évaluer la connotation stéréotypique (masculine ou féminine) de 30 professions pour lesquelles un genre grammatical féminin distinct du masculin existe. Les évaluations se faisaient sur un continuum bipolaire en dix points allant de « très masculin » (1) à « très féminin » (10). Nous n'avons retenu que les dix professions les plus masculines ainsi que les dix professions les plus féminines. Ces professions sont respectivement inférieures à la valeur 5,5 pour toutes les professions masculines et supérieures à la valeur 5,5 pour toutes les professions féminines ($ps < .001$). Un test pour échantillons appariés révèle que les professions masculines sont connotées différemment des professions féminines ($t(86) = 20,14, p < .001$). À partir des professions retenues suite à ce prétest, nous avons utilisé trois conditions d'induction du genre grammatical : le genre masculin, plus deux formes de dérivation morphologique féminine (voir tableau I). En français, le genre grammatical féminin est généralement présenté entre parenthèses (e.g., étudiant(e)). Nous avons également utilisé une autre forme du genre grammatical féminin (e.g., étudiant/étudiante), que nous appellerons ici présentation épïcène, pour la distinguer de la précédente. En accord avec les résultats d'une étude effectuée par Lorenzi-Cioldi et Joye (1988), nous n'attendons pas de différence entre la représentation féminine qui s'active suite à la présentation du genre grammatical féminin entre parenthèses et sa présentation épïcène (voir tableau I). Dans les deux cas, la présentation des professions est contre-normative car, faut-il le souligner, dans la langue française un genre grammatical masculin existe pour toutes les professions alors que le genre grammatical féminin fait souvent défaut. L'ordre de présentation des différentes professions dans la liste était fixé pour tous les élèves après tirage aléatoire. Les élèves recevaient pour consigne d'évaluer leur degré de confiance pour réussir dans les études leur permettant d'exercer chacune des professions. Ils indiquaient leurs réponses à l'aide d'une échelle en dix points (de type Likert) allant de « pas du tout confiant » (1) à « extrêmement confiant » (10).

Ensuite, les élèves reportaient leur sexe et leur niveau d'études. Avant chaque passation, on s'assurait de la bonne compréhension de la consigne en présentant oralement un exemple à partir d'une profession testée auparavant pour être neutre.

On peut remarquer sur le tableau I que toutes les professions n'ont pas le même statut social. Comme souvent, il semble important de tenir compte

1. Bien que le prétest soit réalisé exclusivement sur des femmes, il a été souvent montré que les hommes et les femmes partagent la même représentation de ce que sont les professions masculines et féminines (voir Lorenzi-Cioldi, 1997, p. 146 ; voir aussi Guimond et Roussel, 2001, 2002).

TABLEAU I. — *Liste des 20 professions stéréotypiques masculines et féminines retenues après le prétest*

List of the 20 male and female professions retained after the pretest

Masculin	Scores	Genre grammatical	
		Féminin entre parenthèses	Épicène
1. Mathématicien	3,46 (1,4)	Mathématicien(ne)	Mathématicien / Mathématicienne
2. Assistant social	8,05 (1,3)	Assistant(e) social(e)	Assistant social / Assistante sociale
3. Infirmier	7,44 (1,5)	Infirmier(ère)	Infirmier / Infirmière
4. Directeur commercial	4,09 (1,3)		
5. Enseignant	6,20 (1,5)		
6. Mécanicien	2,15 (1,3)		
7. Informaticien	3,75 (1,2)		
8. Coiffeur	7,11 (1,5)		
9. Esthéticien	8,75 (1,1)		
10. Représentant de commerce	4,12 (1,3)		
11. Employé de maison	7,54 (1,8)		
12. Négociant	2,92 (1,5)		
13. Caissier	7,29 (1,5)		
14. Électricien	2,57 (1,4)		
15. Travailleur social	6,22 (1,3)		
16. Technicien de mainte- nance	3,33 (1,5)		
17. Chirurgien	3,92 (1,2)		
18. Puériculteur	8,23 (1,7)		
19. Couturier	7,53 (2,0)		
20. Conducteur d'engins poids lourds	2,31 (1,4)		

Note : Les dix professions masculines apparaissent en caractère gras dans ce tableau, les dix autres professions ont une connotation féminine. Apparaissent dans la deuxième colonne l'indice de stéréotypie et son écart type. Des scores élevés sur cet indice indiquent que la profession est perçue comme féminine.

Note : The ten male professions appear in bold in this table, the ten other professions have a female connotation. In the second column, scores of stereotypicality appear with standard deviations. High scores indicate more female connotation.

de cette variable. Par exemple, dans les études réalisées par Lorenzi-Cioldi et Joye (1988), l'expérimentateur demandait aux participant(e)s d'organiser la disposition de professions sur une surface bien définie. Les coordonnées de chaque profession permettent de modéliser graphiquement les représentations sociales des professions. D'après Lorenzi-Cioldi et Joye (1988), le statut des professions organise de façon prépondérante la représentation que se font les individus d'un ensemble de professions structuré par la connotation (masculine ou féminine), le genre grammatical et le statut social (voir également Lorenzi-Cioldi, 1997). Il s'agit donc pour nous d'envisager un paradigme susceptible d'appréhender toute la complexité des représentations sociales. En accord avec Doise, Clémence et Lorenzi-Cioldi (1992), des analyses en composantes principales (ACP) devraient nous permettre d'identifier par la suite des profils de professions covariées, afin de tenir compte d'éventuels effets du statut social.

RÉSULTATS

Nous avons calculé un score moyen d'auto-efficacité pour les dix professions masculines ($\alpha = .74$) et un score moyen pour les dix professions féminines ($\alpha = .77$). Une analyse de variance, 2 : sexe des élèves, par 3 : genre grammatical, par 2 : connotation masculine ou féminine des professions, avec mesure répétées seulement sur le dernier facteur, a été réalisée sur les scores d'auto-efficacité moyens. Dans un tel plan d'analyse, nous attendions une interaction double, puisque le genre grammatical féminin devait toujours avoir un effet bénéfique pour les élèves hormis dans le cas où les filles s'évaluent sur des professions stéréotypiques féminines. Par ailleurs, les élèves devaient rapporter plus de confiance en soi pour les professions stéréotypiques de leur sexe par rapport aux professions qui relèvent de l'autre sexe. L'interaction double prédite est significative ($F(2,244) = 3,58$, $p < .03$). Les élèves rapportent des scores d'auto-efficacité supérieurs lorsque les professions sont présentées avec la marque du genre grammatical féminin plutôt que sans (effet principal du genre grammatical, $F(2,244) = 4,88$, $p < .01$, $TE = .038$), même s'ils se sentent nettement plus confiants pour les professions qui relèvent typiquement de leur genre (l'interaction entre le sexe et la connotation des professions est très significative, $F(1,244) = 313,36$, $p < .001$, il n'y a aucun effet du sexe sur l'ensemble des professions $F(1,244) < 1$, ns) (voir fig. 1).

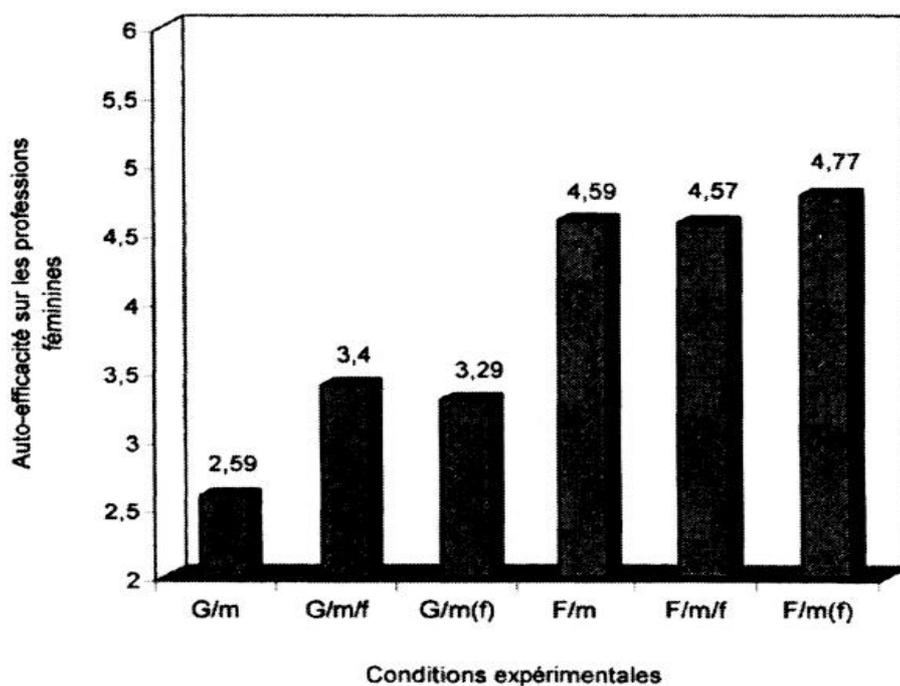
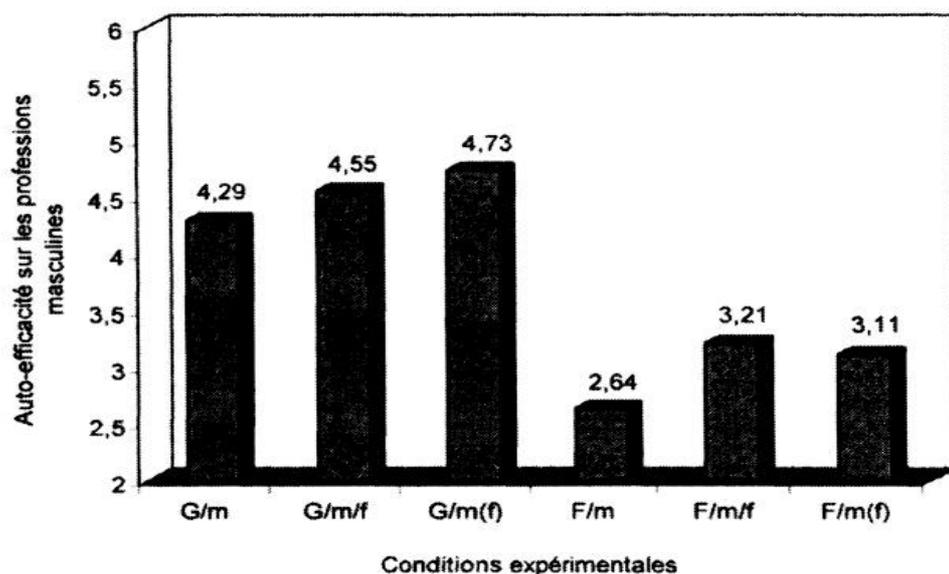


Fig. 1. — Auto-efficacité en fonction du sexe des élèves, du genre grammatical et de la connotation des professions (masculine versus féminine)

Légende : G/ = garçons, F/ = filles, m = genre grammatical masculin seul, m/f = genre grammatical masculin et féminin séparés par un trait oblique, m(f) = genre grammatical masculin et féminin entre parenthèses.

Self-efficacy according to the sex of pupils, the manipulated grammatical gender of the profession and the sex-role of the professions (male versus female)

Legend : G/ = boys, F/ = Girls, m = masculine grammatical gender only, m/f = masculine and feminine grammatical gender separated by a slash, m(f) = masculine and feminine grammatical gender between parentheses

Les analyses en comparaisons multiples confirment que la présentation épïcène est toujours équivalente à la présentation du genre grammatical féminin entre parenthèses. Dans toutes les analyses suivantes (contrastes linéaires) nous avons donc pris le parti de réunir ces deux présentations¹. Nous avons fait l'hypothèse que la présentation du genre grammatical féminin devait d'une façon générale être bénéfique pour les élèves. Sur la figure 1, on peut constater qu'en effet le genre grammatical féminin a toujours pour effet d'augmenter l'auto-efficacité des élèves, qu'il soit présenté après le genre grammatical masculin (épïcène) ou entre parenthèses. Pour les filles, cet effet devait être plus prononcé sur les professions stéréotypiques masculines (là où peu de modèles sociaux féminins existent) par rapport aux professions féminines. Comme prédit, les comparaisons planifiées révèlent que les scores d'auto-efficacité des filles sont significativement supérieurs lorsqu'elles s'évaluent sur des professions qui incluent la marque du genre grammatical féminin par rapport à une présentation des professions limitée au genre grammatical masculin, mais seulement pour les professions stéréotypiques masculines ($t(244) = 2,24, p < .03$ pour les professions masculines, alors que $t(244) = 0,34, ns$, pour les professions féminines).

Pour les garçons, nous avons prédit que le genre grammatical féminin devait induire une comparaison avec le groupe des femmes qui devait toujours être plus rassurante qu'une comparaison androcentrée (*i.e.* avec le groupe des hommes seulement). Les comparaisons planifiées révèlent que les scores d'auto-efficacité des garçons sont significativement supérieurs lorsqu'ils s'évaluent sur des professions qui incluent la marque du genre grammatical féminin par rapport à une présentation des professions limitée au genre grammatical masculin, mais seulement pour les professions stéréotypiques féminines ($t(244) = 3,32, p < .001$). Pour les professions masculines, le contraste planifié n'atteint pas le seuil de signification traditionnel ($t(244) = 1,63, p < .11, ns$). Bien que rassurante, la comparaison avec le groupe des femmes ne semble pas être très pertinente pour les garçons

1. Deux contrastes linéaires sont utilisés : ils affectent le coefficient 1 au genre grammatical épïcène, le coefficient 1 au genre grammatical féminin entre parenthèses, et le coefficient - 2 au genre grammatical masculin, pour les garçons (contraste 1) et pour les filles (contraste 2).

lorsqu'ils s'évaluent sur des professions masculines. Un tel résultat est d'ailleurs conforme à des travaux récents portant sur les effets des comparaisons intergroupes sur l'estime de soi (Martinet, Redersdorff, Guimond et Dif, 2002).

Enfin, nous avons voulu tester le rôle du statut social des professions, avec l'idée que la présentation du genre grammatical féminin devrait être particulièrement bénéfique pour les élèves lorsqu'ils s'évaluent sur des professions à fort statut social. Pour cela, nous avons réalisé des analyses en composantes principales sur les professions masculines d'une part et sur les professions féminines d'autre part. Après rotation varimax, on observe trois composantes retenues parmi les professions masculines et trois composantes retenues parmi les professions féminines. En ce qui concerne les professions masculines, une première composante (33 % de variance expliquée) regroupe des professions comme « technicien/ne » et « mécanicien/ne », une seconde composante (19 % de variance expliquée) regroupe des professions comme « directeur/riche commercial/e » et « informaticien/ne », enfin la profession de « chirurgien/ne » semble disposer d'un statut particulier puisqu'elle constitue seule la troisième composante (11 % de variance expliquée). Une possibilité pour catégoriser ces trois composantes serait de les hiérarchiser le long d'un continuum allant d'un statut social peu prestigieux à un statut social très prestigieux. Cette interprétation est conforme aux données fournies par Lorenzi-Cioldi (1997, étude 1) lorsqu'il analyse les représentations sociales des professions selon leur prestige. Cet auteur montre que la profession de « chirurgien/ne » devance très largement les autres sur cette dimension (score de 83 sur une échelle en 100 points). La profession « informaticien/ne » obtient un score de 62 et la profession de « technicien/ne » un score de 45. Sur nos données, pour les professions masculines de haut statut social, le genre grammatical féminin, censément parce qu'il induit une comparaison rassurante pour les garçons, et l'activation de modèles sociaux féminins d'exception pour les filles, devait être particulièrement bénéfique pour la confiance en soi des élèves. Sur la profession de « chirurgien/ne » en particulier ($t(244) = 3,77, p < .001$), nos hypothèses se vérifient puisque les élèves rapportent des scores d'auto-efficacité plus importants lorsque les professions sont présentées avec la marque du genre grammatical féminin plutôt que

sans¹. Pour les professions masculines de statut intermédiaire (« informaticien/ne », « directeur/rice commercial/e »), l'effet bénéfique du genre grammatical féminin se retrouve de façon marginale seulement ($t(244) = 1,69, p < .10$). En revanche, le genre grammatical féminin ne semble pas avoir un effet bénéfique sur les professions masculines de faible statut social ($t(214) = 1,49, p < .14$).

En ce qui concerne les professions féminines, l'analyse en composante principale ne permet pas d'opposer aussi distinctement des professions de faible statut à des professions de fort statut. Une première composante qui explique 34 % de variance comprend des professions reliées au rôle social de la femme : « assistant/e social/e », « infirmier/ère ». Sur cette composante, les résultats indiquent un effet global significatif de la condition expérimentale ($t(220) = 2,03, p < .05$). Une seconde composante (13 % de variance expliquée) inclut des professions comme « esthéticien/ne » et « coiffeur/se » (l'effet de la condition expérimentale n'est pas significatif sur cette composante, $t(220) = 1,47, p < .15$). La troisième composante qui explique 12 % de la variance comprend les professions de « caissier/ère », « employé/e » et « couturier/ère ». Sur cette dernière composante l'effet de la condition est significatif ($t(220) = 2,56, p < .02$, mais il ne se retrouve que pour la profession de « couturier/ère »). La profession « enseignant/e » sature principalement sur la première composante. Sur cette profession, les résultats sont révélateurs d'un effet global positif du genre grammatical féminin, pour les garçons comme pour les filles ($t(242) = 5,05, p < .001$, pour l'effet global). Même si récemment cette profession s'est féminisée en effectif, historiquement, force est de reconnaître, les enseignants ont souvent été des hommes, ce qui peut-être rend compte de l'effet bénéfique du genre grammatical féminin observé sur cette profession. Le genre grammatical féminin semble pouvoir suppléer la représentation androcentrique menaçante du genre grammatical masculin. Si l'on se fie aux données de Lorenzi-Cioldi (1997) concernant la perception de prestige des professions, il apparaît que la profession « insti-

1. Un seul contraste linéaire est utilisé : coefficient 1 pour le genre grammatical épïcène, coefficient 1 pour le genre grammatical féminin entre parenthèses, et coefficient - 2 pour le genre grammatical masculin, pour les garçons et pour les filles.

tuteur/rice » est une des professions féminines les plus valorisées socialement (score de 64 sur 100). Si l'on accepte pour autant d'en déduire que la profession « enseignant/e » est dotée d'un certain statut social, alors on peut penser que le genre grammatical féminin a un effet bénéfique principalement sur les professions fortement valorisées socialement, qu'elles soient masculines ou féminines.

L'ensemble des résultats présentés confirme pour une large part nos hypothèses et suggère que la féminisation grammaticale des professions ne présente aucun inconvénient pour la confiance en soi des élèves puisqu'elle n'entraîne aucune diminution de l'auto-efficacité. Bien au contraire, elle serait susceptible d'augmenter l'auto-efficacité des filles sur les professions masculines ou valorisées socialement. Pour les garçons, la féminisation des professions est presque toujours profitable pour l'auto-efficacité (de façon significative pour les professions féminines comme pour les professions de haut statut social).

DISCUSSION

Nous avons testé expérimentalement l'impact de la féminisation lexicale des professions sur une échelle d'auto-efficacité ne comprenant que des professions masculines ou féminines pour lesquelles existe un genre grammatical féminin. Sur la base des arguments théoriques et empiriques présentés en introduction, nous avons prédit que les élèves devaient avoir plus confiance en eux lorsqu'ils ou elles s'évaluent sur des professions présentées avec la marque du genre grammatical féminin plutôt que masculin. Cette hypothèse reposait principalement sur les résultats de recherches qui tendent à mettre en évidence les aspects sexistes de la langue en soulignant son caractère androcentré. Toutefois, nous avons également formulé des hypothèses plus précises afin de tenir compte de la connotation masculine ou féminine des professions. En ce sens, si le genre grammatical féminin devait permettre de pallier l'androcentrisme de la langue alors son effet bénéfique devait surtout se retrouver pour les filles sur les professions dites masculines plutôt que féminines. Par ailleurs, nous avons prédit que le genre grammatical féminin devait être bénéfique également

pour les garçons dans la mesure où une comparaison avec le groupe des femmes devait toujours être plus rassurante qu'une comparaison androcentrée.

Les résultats obtenus indiquent que les élèves ont toujours plus confiance en eux pour les professions qui sont stéréotypiques de leur genre. Mais, indépendamment de cette différence, les garçons et les filles ont des sentiments d'auto-efficacité plus importants lorsque les professions sont présentées avec la marque du genre grammatical féminin plutôt que masculin (fig. 1). Cet effet bénéfique du genre grammatical féminin, même s'il est modeste, n'est pas pour autant négligeable. Il se retrouve surtout pour les professions qui sont contre stéréotypiques (les professions masculines pour les filles et les professions féminines pour les garçons). Concernant les filles, les résultats obtenus sont conformes à nos prédictions : le genre grammatical féminin a un effet bénéfique sur la confiance en soi pour les professions masculines ainsi que sur les professions féminines dotées d'un certain prestige (*e.g.*, enseignant/e). Pour les garçons, les résultats sont plus inattendus. En effet, le genre grammatical féminin a un effet clairement bénéfique pour les professions féminines mais cet effet n'est pas significatif pour les professions masculines. Pour les garçons, sur certaines professions typiquement masculines, il semblerait que la comparaison avec le groupe des femmes ne soit pas suffisamment pertinente pour être rassurante. Malgré cela, un effet bénéfique global pour les deux sexes est observé sur la profession de « chirurgien » dotée du plus fort statut social. D'ailleurs, des analyses réalisées a posteriori sur le statut social des professions tendent à confirmer l'effet positif de la féminisation lexicale pour les professions de fort statut social. En résumé, le genre grammatical féminin semble atténuer la représentation masculine hégémonique en offrant une alternative à la réussite des femmes sur les professions masculines. Il semble aussi, que le genre grammatical féminin active une représentation de la féminité qui est d'une façon générale rassurante pour les garçons (*e.g.*, le cas des professions masculines à fort statut social). Dès lors, on peut se demander si la féminisation lexicale des professions ne présente pas certains inconvénients : non pas sur l'auto-efficacité, mais sur d'autres variables que nous n'avons pas manipulées. On peut par exemple faire l'hypothèse que la féminisation des professions pourrait engendrer une dévalorisation de l'importance

accordée aux professions. Au fur et à mesure que les professions se féminisent, elles se dévalorisent ? Cette hypothèse peut paraître pertinente dans certains cas. La profession de « couturier/ère » en est un bon exemple. Il est probable que dans ce cas, le genre grammatical modifie la représentation de cette profession. En effet, on peut aisément supposer que présentée au genre grammatical masculin, cette profession active la représentation des « grands couturiers », typiquement masculine (même si ceux-ci revendiquent souvent une part d'androgynie). Au contraire, cette même profession présentée au genre grammatical féminin renverrait davantage à l'image de la femme cantonnée dans un rôle traditionnel. Le genre grammatical féminin aurait une connotation péjorative, ce qui expliquerait son effet bénéfique pour certaines professions. Soit... mais, cette hypothèse ne nous semble pas pertinente d'une façon plus générale, et cela pour différentes raisons. Tout d'abord, il semble difficile de diminuer l'importance accordée à certaines professions de haut statut qui, par définition, sont fortement valorisées socialement. Et comme nous l'avons vu, lorsque l'on s'intéresse spécifiquement à ces professions, les garçons et les filles ont en moyenne des scores d'auto-efficacité supérieurs lors de la présentation du genre grammatical féminin. D'autre part, il semble peu réaliste de considérer que la féminisation systématique de toutes les professions (si elle intervenait) puisse engendrer une dévalorisation systématique de toutes les professions. D'ailleurs des recherches antérieures (Lorenzi-Cioldi, 1997) montrent que le genre grammatical n'est pas suffisant en soi pour modifier les représentations sociales des professions. Pour une large part, on peut dire que les élèves (garçons et filles) se sentent menacés par l'androcentrisme masculin et tout ce qui permet de sortir de cette conception est potentiellement bénéfique. La représentation féminine activée par le genre grammatical féminin peut sans doute servir de modèle pour les filles en leur permettant d'envisager davantage de s'engager dans des professions stéréotypiques masculines, et a fortiori lorsque celles-ci sont dotées d'un certain statut social. Ce résultat est en cohérence avec d'autres recherches qui montrent que dans les situations où les filles ont peu d'expériences ou de connaissances à partir desquelles elles peuvent évaluer leur auto-efficacité, les modèles sont particulièrement informatifs et protecteurs (Zeldin et Pajares, 2000 ; Marx et Roman, 2002). Il est intéres-

sant de noter au passage que la féminisation systématique des professions pourrait conduire à une multiplication des modèles d'identification communiqués socialement aux femmes. En effet, professionnellement les modèles masculins sont plus nombreux, plus diversifiés, et ils constituent des entités plus individualisées que les modèles féminins (Lorenzi-Cioldi, 1988, 2002). Le message communiqué socialement ne souffrirait alors d'aucune ambiguïté : les femmes peuvent réussir dans tous les domaines, au même titre que les hommes.

CONCLUSION

Nous avons commencé cet article par un florilège de recherches qui suggèrent avec force et conviction que le langage lorsqu'il est sexiste, peut engendrer le sexisme. Pour clore ce travail, nous pouvons souligner deux points, l'un teinté d'une note de pessimisme et l'autre d'optimisme. Tout d'abord, à la lumière des résultats présentés, le genre grammatical masculin peut apparaître à certains comme un instrument d'oppression au service de la domination masculine (Bourdieu, 1998 ; Jackman, 1994 ; Sidanius et Pratto, 1999). En usant du genre grammatical masculin pour désigner les grades, titres et fonctions, nos institutions politiques et sociales participeraient à reproduire dans leur ensemble les inégalités entre les hommes et les femmes et tendraient à maintenir en place la hiérarchie sociale qui reste profondément patriarcale. En effet, nombreux sont les chercheurs/ses, d'ailleurs d'obédience plus ou moins proche, qui voient dans le fonctionnement de nos institutions un des moyens de maintenir en place la hiérarchie entre les groupes sociaux (voir récemment la synthèse de Sidanius et Pratto, 1999). Cette institutionnalisation du sexisme semble prendre corps dans la structure même de la langue. À cet égard, les résultats que nous avons présentés suggèrent que le genre grammatical des professions peut influencer la façon dont nous pensons ces professions. Ce résultat est d'ailleurs en accord avec l'hypothèse de Sapir-Whorf issue de la linguistique (voir Carroll, 1956) selon laquelle les structures sociales et les traditions culturelles peuvent se refléter dans le langage et au travers du langage. L'absence du genre grammatical féminin pour les professions de haut statut

refléterait une forme de « violence symbolique » au sens de Bourdieu (1998, p. 22) : « La force de l'ordre masculin se voit au fait qu'il se passe de justification : la vision androcentrique s'impose comme neutre et n'a pas besoin de s'énoncer dans des discours visant à la légitimer. » Présentés ainsi, nos résultats conduisent à une vision bien pessimiste de la réalité. Les choses semblent relativement immuables en l'état. Les garçons auront toujours plus confiance par rapport aux filles pour réussir dans les professions traditionnellement masculines, sans conteste les plus valorisées socialement.

Toutefois, la féminisation des professions peut aussi apparaître comme une alternative à la domination masculine et suggère, dans un élan d'optimisme, que le changement est toujours possible. Les révisions langagières ne doivent certainement pas être prises à la légère. Cependant, cela ne doit pas faire oublier que cette recherche présente certaines implications. Tout d'abord, il est fallacieux de considérer que la féminisation lexicale des professions serait dénuée de tout intérêt. En effet, il est montré sur la base d'une étude expérimentale comment la confiance en soi des élèves peut être augmentée lorsque les professions sont présentées avec la marque du genre grammatical féminin plutôt que sans. Ce résultat justifie l'utilisation des formes grammaticales épïcènes pour faire référence aux professions. Bien que peu répandues en France, il est désormais d'usage de recourir à de telles formes épïcènes dans certains pays francophones et cette recherche apporte à notre connaissance la première démonstration du bien-fondé de ces pratiques¹. Ensuite, plus généralement cette recherche rappelle que la langue française est composée et structurée depuis toujours par une majorité d'hommes, peu soucieux sans doute des considérations égalitaires qui sont d'exigence dans nos sociétés modernes. Si la société française est en proie au sexisme (voir Guimond, 2004 ; Redersdorff et Audebert, 2004) et si la langue française participe à inculquer certaines formes implicites de sexisme, alors à l'orée même de leur existence les filles partent avec un sérieux désavantage. Et, seules certaines volontés politiques fortes semblent pouvoir y remédier.

1. Si les résultats de cette recherche venaient à se confirmer, ne vaudrait-il pas mieux alors s'accorder sur l'utilisation d'une forme épïcène, plutôt que de laisser la porte ouverte à des pratiques aussi diverses que *vagabondes* (e.g., une professeur/e, une professeur-e, une professeur-e, etc.) ?

La féminisation lexicale de toutes les professions est peut-être une piste d'action à envisager en ce sens, même si cette mesure peut paraître tardive et incomplète.

RÉSUMÉ

Les participants de cette étude, 250 collégiens français âgés de 14 et 15 ans devaient évaluer leur degré de confiance pour réussir dans les études leur permettant d'exercer différentes professions. Selon une répartition aléatoire, ces professions étaient présentées seulement au genre grammatical masculin [e.g., enseignant] ou avec l'ajout du genre grammatical féminin [e.g., enseignant(e)]. Les résultats obtenus indiquent qu'en moyenne les élèves ont significativement plus confiance en eux lorsque les professions sont présentées avec la marque du genre grammatical féminin. La féminisation lexicale des professions apparaît en ce sens comme un moyen susceptible de contrer certains aspects sexistes de la langue française.

Mots clés : androcentrisme, genre grammatical, auto-efficacité.

BIBLIOGRAPHIE

- APA Publication Manual Task Force — (1977) Guidelines for non-sexist language in APA journals : Publication Manual change sheet 2, *American Psychologist*, 32, 487-494.
- Bandura A. — (1977) *Social learning Theory*, New Jersey, E. Cliffs & Prentice Hall.
- Bandura A. — (1986) *Social foundations of thought and action : A Social Cognitive Theory*, New Jersey, Englewood Cliffs & Prentice Hall.
- Bandura A., Walters R. H. — (1963) *Social Learning and Personality Development*, New York, Holt, Rinehart & Winston.
- Bem S., Bem D. — (1973) Does sex-biased job advertising « aid and abet » sex discrimination ?, *Journal of Applied Social Psychology*, 3, 6-18.
- Betz N. E., Hackett G. — (1981) The relationship of mathematics self-efficacy expectations to the selection of science-based college majors, *Journal of Vocational Behavior*, 23, 329-345.
- Bourdieu P. — (1998) *La domination masculine*, Paris, Le Seuil.
- Briere J., Lanktree C. — (1983) Sex-role related effects of bias in language, *Sex Roles*, 9, 625-632.
- Bussey K., Bandura A. — (1999) Social cognitive theory of gender development and differentiation, *Psychological Review*, 106, 676-713.
- Brooks L. — (1988) Sexist language in occupational information : Does it make a difference ?, *Journal of Vocational Behavior*, 23, 227-232.
- Carroll J. B. (Edit.) — (1956) *Language, Thought, and Reality : Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, Cambridge, MA, MIT Press.
- Dafflon Nouvelle A. — (2002) Les représentations multidimensionnelles du masculin et du féminin véhiculées par la presse enfantine francophone, *Swiss Journal of Psychology*, 61, 85-103.
- Dayhoff S. A. — (1983) Sexist language and person perception : Evaluation of candidates from newspaper articles, *Sex Roles*, 9, 527-539.

- Desert M., Croizet J. C., Leyens J. P. — (2002) La menace du stéréotype : une interaction entre situation et identité, *L'Année psychologique*, 102, 555-576.
- Doise W., Clémence A., Lorenzi-Cioldi F. — (1992) *Représentations sociales et analyses de données*, Grenoble, PUG.
- Ferrez E., Dafflon Nouvelle A. — (2003) Sexisme dans la littérature enfantine, analyse des albums avec animaux anthropomorphiques, *Les Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, 57, 23-38.
- Gastil J. — (1990) Generic pronouns and sexist language : The oxymoronic character of masculine generics, *Sex Roles*, 23, 629-643.
- Guimond S., Dif S. — (2001) Les aléas de la socialisation, in J.-M. Monteil et J.-L. Beauvois (Edit.), *La psychologie sociale : des compétences pour l'application*, vol. 5, Grenoble, PUG, 177-193.
- Guimond S., Dambrun M. — (2003) Processus de socialisation et construction sociale du stigmaté, in J. C. Croizet et J. P. Leyens (Edit.), *La mauvaise réputation*, Paris, Armand Colin.
- Guimond S. — (2004) Lutter contre le racisme et le sexisme en milieu scolaire, in D. Martinot et M. C. Toczek-Capelle (Edit.), *Le défi éducatif*, chap. 7, Paris, Armand Colin.
- Guimond S., Roussel L. — (2001). Bragging about one's school grades : Gender stereotyping and students' perception of their abilities in science, mathematics, and language, *Social Psychology of Education*, 4, 275-293.
- Guimond S., Roussel L. — (2002) L'activation des stéréotypes de genre, l'évaluation de soi et les choix d'orientation, in J.-L. Beauvois, R. V. Joule et J.-M. Monteil (Edit.), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, vol. 8, Grenoble, PUG, p. 163-179.
- Hackett G. — (1995) Self-efficacy in career choice and development, in A. Bandura (Edit.), *Self-efficacy in Changing Societies*, New York, Cambridge University Press, p. 232-258.
- Hamilton M. — (1988) Using masculine generics : Does generic he increase male bias in the user's imagery ?, *Sex Roles*, 19, 785-798.
- Hyde J. S. — (1984) Children's understanding of sexist language, *Developmental Psychology*, 20, 722-736.
- Jackman M. — (1994) *The Velvet Glove : Paternalism and Conflict in Gender, Class, and Race Relations*, Berkeley (CA), University of California Press.
- Krauss R. M., Chi-Yue C. — (1998) Language and social behavior, in D. T. Gilbert et S. T. Fiske (Edit.), *The Handbook of Social Psychology*, 2, Boston (MA), États-Unis, Mcgraw Hill, p. 41-88.
- Lambdin J. R., Greer K. M., Jibotian K. S., Wood K. R., Hamilton M. C. — (2003) The animal = male hypothesis : Children's and adults' beliefs about the sex of non-sex specific stuffed animals, *Sex Roles*, 48, 471-482.
- Lorenzi-Cioldi F., Joye D. — (1988) Représentations sociales de catégories socioprofessionnelles : Aspects méthodologiques, *Bulletin de Psychologie*, 40, 377-390.
- Lorenzi-Cioldi F. — (1997) Professions au masculin et au féminin : un moyen terme entre le masculin et le féminin ?, *Revue Internationale de Psychologie sociale*, 10, 135-153.
- Lorenzi-Cioldi F. — (2002) *Les représentations des groupes dominants et dominés, collections et agrégats*, Grenoble, PUG.
- Madson L. — (1999) Does alternating between masculine and feminine pronouns eliminate perceived gender bias in text ?, *Sex Roles*, 41, 559-575.
- Martinot D., Redersdorff S., Guimond S., Dif S. — (2002) Ingroup and outgroup comparisons and self-esteem : The role of group status and ingroup identification, *Personality and Social Psychology Bulletin*, 28, 1586-1600.

- Marx D. M., Roman J. S. — (2002) Female role models : Protecting women's math test performance, *Personality and Social Psychology Bulletin*, 28, 1183-1193.
- Moulton J., Robinson G. M., Elias C. — (1978) Psychology in action : Sex bias in language use, *American Psychologist*, 33, 1032-1036.
- Ng S. K. — (1990) Androcentric coding of man and his in memory by language users, *Journal of Experimental Social Psychology*, 26, 455-464.
- Pajares F. — (1996) Self-efficacy beliefs in academic settings, *Review of Educational Research*, 66, 543-578.
- Parks J. B. — (1998) Contemporary arguments against nonsexist language : Blaubergs (1980) revisited, *Sex Roles*, 39, 445-461.
- Parks J. B. — (2000) Development and validation of an instrument to measure attitudes toward sexist / nonsexist language, *Sex Roles*, 40, 477-494.
- Pichevin M. F., Hurtig M. C. — (1999) Le traitement cognitif des discordances de genre « Madame le ministre » : l'arbitraire de la langue au service de la discrimination sexiste, Rennes, 4^e colloque international de psychologie sociale appliquée, 184-186.
- Redersdorff S., Audebert O. — (2004) L'égalité des chances : les effets de la mixité à l'école sur l'estime de soi et les performances scolaires, in M. C. Toczec-Capelle et D. Martinot (Edit.), *Le défi éducatif*, Paris, Armand Colin.
- Rignault S., Richert P. — (1997) La représentation des hommes et des femmes dans les livres scolaires, Paris, Rapport au Premier ministre.
- Shepelak N. J., Ogden D., Tobin-Bennet D. — (1984) The influence of gender labels on the sex typing of imaginary occupations, *Sex Roles*, 11, 983-996.
- Sidanius J., Pratto F. — (1999) *Social Dominance : An Intergroup Theory of Social hierarchy and oppression*, New York, Cambridge University Press.
- Stericker A. — (1981) Does this « he or she » business really make a difference ? The effect of masculine pronouns as generics on job attitudes, *Sex Roles*, 7, 637-641.
- Tversky A., Kahneman D. — (1974) Judgement under uncertainty : Heuristics and biases, *Science*, 185, 1124-1131.
- Wilson E., Ng S. H. — (1988) Sex bias in visual images evoked by generics : A New Zealand study, *Sex Roles*, 18, 159-168.
- Wise E., Rafferty J. — (1982) Sex bias and language, *Sex Roles*, 8, 1189-1196.
- Zeldin A. L., Pajares F. — (2000) Against the odds : Self-efficacy beliefs of women in mathematical, scientific, and technological careers, *American Educational Research Journal*, 37, 215-246.